

François Mathieu

## Hommage à Pierre Leyris

Pierre Leyris est né le 16 juillet 1907 à Ermont (Seine-et-Oise). Il est mort le 4 janvier 2001 à Paris. Et restera dans nos mémoires, en dépit d'une grande discrétion, l'un des maîtres de la traduction française contemporaine.

Dans une belle notice sur les deux traducteurs des *Contes du Wessex* de Thomas Hardy (Imprimerie nationale, 1995), Pierre Leyris et Antoine Jaccottet, on peut lire à propos du premier : « Son enfance fut nourrie de bouillie d'avoine et du *Livre de la jungle*, puis de *David Copperfield*. C'est là sans doute la cause première de sa curiosité insistante à l'égard de l'Angleterre et, par là même, d'une littérature vaste comme la mer. Quand le temps fut venu – vers 1930 – de gagner sa vie, il s'avisa qu'apprendre l'anglais, le lire et le traduire étaient déjà pour lui trois choses qui ne faisaient qu'une. Elles le sont restées dans une grande mesure, au bout d'un demi-siècle, surtout en poésie. »

Il fréquente le lycée Janson-de-Sailly, où il se lie d'amitié avec Pierre Klossowski et son frère Balthazar, le futur Balthus. Puis il participe quelque temps à l'aventure du « Grand jeu », aux côtés des anciens « Phrères simplistes » rémois devenus parisiens ; mais l'aventure libératoire du surréalisme et de ses dissidences s'essouffle, et Pierre Leyris s'en éloigne. Autre raison sans doute aussi : il découvre que, si la poésie lui échappe en tant que lieu de création, il peut la reconquérir par le biais de la traduction. Pierre Leyris rencontre Pierre-Jean Jouve, André Gide, Klaus Mann, Henri Michaux. Jean Paulhan et Brice Parain l'encouragent.

Pierre Leyris, c'est... plus de soixante-dix ans passés à traduire l'essentiel – on dit par commodité « les classiques » – des écrivains de langue anglaise du XIX<sup>e</sup> siècle. Cet autodidacte traduit, entre autres, William

Blake, Emily Brontë, George Byron, Lewis Carroll, Coleridge, Thomas de Quincey, Dickens, George Eliot, Nathaniel Hawthorne, Henry James, D. H. Lawrence, Melville, Stevenson, Synge, Yeats...

De 1962 à 1971, il dirige, au Club français du livre, l'édition bilingue des *Œuvres complètes* de William Shakespeare, traduisant lui-même sept pièces (*Richard II*, *Richard III*, *Troïle et Cresside*, *La nuit des rois*, *La tempête*, *Cymbelin*, *Les deux nobles cousins*) et confiant les autres à de grands noms de la création littéraire d'alors : Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Michel Butor, Jean Grosjean, Pierre-Jean Jouve, Bernard Noël, Armand Robin, Henri Thomas.

Il est aussi de ces traducteurs qui, forts de leur pratique (singulièrement quand il s'agit de poésie), créent, donnent à lire à partir d'une langue qu'ils ne lisent pas ou peu. Citons ici ses traductions à quatre mains des *Poèmes anciens ou retrouvés* de Cavafy (avec Gilles Ortlieb), de *La voie et sa vertu* de Lao-Tseu (avec François Houang), des *Trois contes et une nouvelle* de Goethe (avec Alexandre Benzion), de *Philoctète* de Sophocle (avec Yannis Kokkos). Avec une mention particulière pour sa traduction des *Poèmes* de Michel-Ange qu'accompagnent trente-cinq dessins de l'artiste italien.

Parmi la centaine de titres que Pierre Leyris a traduits, peu d'ouvrages ont paru sans une préface, une introduction ou un avant-propos. Mis bout à bout, ces textes constitueraient une histoire critique complète des littératures anglo-saxonnes du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est que Pierre Leyris ne se contentait pas de traduire ; il se pénétrait des connaissances sur l'auteur et sur l'œuvre que pouvait fournir la critique savante et en faisait profiter le lecteur, loin de tout pédantisme. Amoureux des beaux textes, il relatait ses rencontres, faisait part de ses émotions, évoquait le cheminement d'une œuvre en lui, un ensemble d'avancées, de reculs, d'interrogations, de scrupules, de décisions et de partis pris. Pour parler non pas de lui, mais de ceux dont il se faisait l'interprète, comme l'illustre à merveille l'introduction qui précède son *Esquisse d'une anthologie de la poésie américaine du XIX<sup>e</sup> siècle*. La lecture d'Edgar Poe dans la langue originale l'interpelle ; mais comment croire en son propre jugement après Charles Baudelaire, Stéphane Mallarmé et Paul Valéry ? Jusqu'à la conférence que prononce T.S. Eliot, « Edgar Poe et la France », à l'université d'Aix-en-Provence en 1948 : « De cette analyse magistrale [...], je retins pour ma gouverne, écrit Pierre Leyris, que traduire Poe de nos jours, ce devait être – chose ingrate – le dépouiller premièrement des prestiges trompeurs dont l'avaient revêtu Baudelaire et Mallarmé. Alors seulement apparaîtrait sous son vrai jour le poète qu'il était, malgré tout, parfois. » D'Emily Dickinson, il publie la traduction d'une cinquantaine de

poèmes, tout en rendant hommage à la traduction « scrupuleuse et pénétrante » de Claire Malroux (*Poèmes*, Belin, 1989), et consacre quelques lignes à la poétesse, où l'on ne peut s'empêcher de voir une mise en miroir de soi. Catholique, il a été secrétaire de la revue *Dieu vivant* fondée en 1945. Il écrit à propos d'Emily Dickinson : « Imprégnée de Bible quoique étrangère à toute Église, méthodiquement agnostique en milieu croyant et pratiquant [...], elle n'en conclut pas moins en disant : "Mais abdiquer sa foi / Rapetisse la conduite / Mieux vaut un feu follet / Que nulle lumière." » . La traduction est faite de réussites et d'échecs, ou tout au moins de renoncements, « tant il est vrai que traduire de la poésie [...] est chose toujours incertaine, quand elle n'est pas désespérée. ». Pour conclure : « En fait, c'est le poème qui vous traverse et vous travaille et, sous vos doigts, peut-être se traduit. »

Peut-on rendre meilleur hommage à Pierre Leyris qu'en faisant nôtres ces mots confiés au *Monde* en juillet 1974 ? Dans son travail de traducteur, affirmait-il, il entendait rester fidèle « aux concepts et aux images, la fidélité rythmique allant de soi. Être fidèle, c'est, après une longue imprégnation du texte et de ses *valeurs* dûment reconnues, se laisser traverser par lui, comme involontairement, dans le passage d'une langue à l'autre. Le naturel, en traduction, s'obtient tout à coup, comme une grâce, aux termes de patients efforts. Vous ne pouvez pas savoir à quel point on pénètre un texte en luttant longuement avec lui. On croit même saisir le secret de sa genèse. »

Rappelons enfin que, membre d'honneur de notre association, il fit partie du comité de parrainage qui, en 1973, présida à la fondation de l'ATLF.

Traductions de Pierre Leyris actuellement disponibles :

William Blake, *Deux traités sur la religion*, Aubier-Flammarion, 1980 ; *Écrits prophétiques*, Corti, 2000 ; *L'évangile éternel*, Aubier-Flammarion, 1977 ; *Milton*, Corti, 1999 ; *Œuvres*, vol.1, Aubier-Flammarion, 2000 ; Emily Brontë, *Poèmes*, Gallimard, 1999 ; George G. Byron, *Journal de Ravenne*, Corti, 1998 ; Charles Dickens, *De grandes espérances*, Grasset, 1991 ; George Eliot, *Silas Marner*, Gallimard, 1980 ; Nathaniel Hawthorne, *Le second livre des merveilles*, Pocket junior, 1999 ; Herman Melville, *Bartleby le scribe*, Gallimard, 1996 ; *Benito Cereno*, Gallimard, 1994 ; *Pierre ou les ambiguïtés*, Gallimard, 1999 ; *Poèmes divers*, Gallimard, 1991 ; Michel-Ange, *Poèmes*, Mazarine, 1983 ; Walter Pater, *L'enfant dans la maison*, Corti, 1992 ; Thomas De Quincey, *Les confessions d'un mangeur d'opium*, Gallimard, 1990 ; *De l'assassinat considéré comme l'un des beaux arts*, Gallimard, 1995 ; William Shakespeare, *La nuit des rois*, Flammarion, 1994 ; *Richard III*, Aubier, 1991 ; *La tempête*, Flammarion, 1991 ; John Millington Synge, *Les îles d'Aran*, Climats, 2000. Et aussi : *La bataille des oiseaux*, Hatier, 1988 ; *Esquisse d'une anthologie de la poésie américaine du XIX<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, 1995.